



Commentaire de l'extrait théâtral de TÉRENCE « La courtisane »

N.B. Je n'ai pas mis les numéros des vers ni respecté leur disposition en citant ! *Mea culpa !*

Connu comme étant, avec Plaute, un des meilleurs dramaturges comiques de Rome, Térence (Publius Terentius Afer) composa au II^{ème} siècle avant J.C. de nombreuses pièces inspirées de l'auteur grec Ménandre. Ses œuvres, six comédies écrites sur le modèle de la Nouvelle Comédie attique, sont presque toutes construites sur le même schéma dramatique et offrent une fine étude psychologique de « caractères » - les personnages traditionnels de la Comédie gréco-latine. Dans L'Eunuque, l'intrigue repose sur Thaïs, une courtisane qui diffère des autres car elle est désintéressée et honnête : c'est une « *bona meretrix* bonne courtisane ».

L'extrait que nous étudions ici est la scène 2 de l'Acte I, vers 174 à 206. Il présente un dialogue très animé entre la courtisane et un de ses amoureux, le jeune Phédria, accompagné de l'esclave Parménon. En quoi ce passage est-il une scène de « dépit amoureux » ? Nous en ferons une lecture analytique en étudiant l'action et les personnages.



1. L'action

L'action est relativement complexe et implique plusieurs des personnages stéréotypés de la Comédie. Thaïs, une courtisane, est aimée de Phédria, un jeune Athénien (le jeune premier), et de Thrason, un soldat fanfaron. Thrason a offert à Thaïs une jeune esclave achetée à Rhodes. Phédria accuse Thaïs d'ingratitude, car il lui a donné d'autres cadeaux (désignés ici par le pronom démonstratif *illi*).

Dans la scène 2 de l'Acte I, Phédria fait une scène de « dépit amoureux ». Il n'est pas content de devoir s'éloigner de Thaïs, même pour deux jours seulement : *Siquidem biduom ; verum ne fiant isti viginti dies !* Si c'était vraiment deux jours ! Mais pourvu que ça n'en devienne pas vingt ! L'hyperbole qui s'applique au temps est comique : Phédria multiplie le délai par dix ! Or c'est Thaïs elle-même qui le lui a demandé : *Ego impetrare nequeo hoc abs te, biduom saltem ut concedas solum ?* Et moi je ne peux pas obtenir cela de toi, que tu cèdes la place ne fût-ce que pour deux jours seulement ? Pourquoi cette demande ? C'est parce qu'elle veut, en charmant le soldat, aider la jeune esclave qu'il lui a offerte à retrouver sa famille à Athènes : *Et quicquid hujus feci, causa virginis feci ; nam me ejus spero fratrem propemodum jam repperisse, adulescentem adeo nobilem* Et tout ce que j'ai fait en cette affaire, je l'ai fait pour la jeune fille ; car j'espère avoir maintenant retrouvé son frère, un jeune homme de fort bonne condition. Dans les comédies de Plaute et de Térence, on rencontre fréquemment une jeune fille qui a été enlevée et réduite à l'esclavage alors qu'elle est initialement de naissance libre (les enlèvements semblaient chose courante dans l'antiquité) ; au dénouement, après des péripéties diverses et une scène où elle est reconnue, elle retrouve sa liberté. Voilà pour l'intrigue.



Dans la scène que nous étudions, les répliques entre Thaïs et Phédria s'enchaînent rapidement et sur un rythme saccadé : ce sont des stichomythies, c'est-à-dire un échange vif de courtes phrases qui ne dépassent pas la longueur d'un vers et qui sont souvent interrompues. Elles indiquent une tension dramatique palpable : *Profecto non plus biduom, aut .../ « Aut » nihil moror !/ Non fiet ; hoc modo sine te exorem./ Scilicet faciundumst, quod vis./ Merito te amo, bene facis./ Rus ibo ; ibi hoc me macerabo biduom ...* Certainement pas plus de deux jours, ou .../ de « ou » je ne veux pas !/ Il n'y en aura pas. Laisse-moi seulement obtenir de toi ce délai./ C'est-à-dire qu'il faut faire ce que tu veux !/ J'ai raison de t'aimer. Tu es bien bon./ J'irai à la campagne ; je m'y morfondrai ces deux jours ...

On constate des reprises mot à mot : *aut/ « aut »*, *inimicus/inimicus*, des répétitions : *biduom* (x 5), ou des phrases ambiguës : *Numquid vis aliud ?* as-tu quelque désir ? « Cette expression est employée en général, comme formule de politesse pour demander congé. Ici Phédria la prend au pied de la lettre » (note 6, p. 90 du manuel Hatier 1^{ère} Les Belles Lettres). Ce qui donne au public l'impression d'assister à un dialogue de sourds (propre à révéler la mauvaise foi des amoureux). La mise en scène doit être dynamique, car les personnages sont en mouvement, Phédria allant vers Thaïs qui tente de se dérober à ses avances.

Mais si l'action ici paraît simple, le public se doute bien, aux réactions des personnages, que cela va se compliquer ! Que révèlent ces réactions sur la psychologie de chacun ?

2. Les personnages

Ce sont des personnages de *fabulae palliatae* – comédie à sujet grec -, personnages issus du peuple et apparemment grecs, Térence évitant les références à Rome. Leurs noms sont grecs. Thaïs est d'ailleurs le nom d'une célèbre courtisane d'Athènes du IV^{ème} siècle, aimée de Ménandre. Phaedria est de condition libre ; Parménon (littéralement, « qui reste avec »), esclave, avec du franc-parler. Les caractères et comportements de Phédria et de Thaïs forment un contraste.

Phédria agit avec une certaine rudesse au début, puisque Thaïs le traite d'*inimicus* ennemi ; ensuite il lui fait sentir qu'obéir à sa demande d'éloignement est une souffrance : *perpeti* supporter patiemment, *me macerabo* je m'y morfondrai. Mais il s'adoucit et finit par accepter ; on le remarque à l'emploi du conditionnel (*si istuc crederem, possem, quid velim*) et au champ lexical de la concession (*quidvis* ce que tu veux, *faciundumst* il faut faire, *quod vis* ce que tu veux, *Ita facere certumst ; mos gerundumst Thaidi* c'est une affaire décidée ; il faut faire les volontés de Thaïs). D'ailleurs, Parménon constate ironiquement sa défaite en disant en aparté : *Labascit victus uno verbo quam cito !* Le voilà qui faiblit, vaincu par une seule parole, et combien vite ! Enfin, Phédria formule toutes sortes de vœux, exigeant l'exclusivité des faveurs de Thaïs : *Cum milite isto praesens absens ut sis ; dies noctesque me ames ; me desideres, me somnies, me exspectes, me te oblectes, mecum tota sis ; meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuos*. Qu'avec ce soldat tu sois, même présente, absente ; que jour et nuit tu m'aimes, que tu me regrettes, que tu rêves de moi, que tu m'attendes, que tu penses à moi, que tu m'espères, que tu te complaises en moi, que tu sois toute à moi ; fais en sorte d'être mon âme, puisque je suis la tienne. L'emploi de huit verbes au subjonctif d'ordre ou de souhait insiste sur le pronom de la 2^{ème} SG et sur le nombre d'actions que Thaïs est censée faire pour plaire à son soupirant, tandis que la proximité des pronoms 1^{ère} SG et 2^{ème} SG (*me te*,



meus... tuos) crée une intimité entre les personnages. Ces vœux exigeants traduisent la passion du jeune homme, en même temps qu'un manque de confiance et un certain égoïsme.

Thaïs, de son côté, donne des marques de son attachement à Phédria. Elle proteste abondamment de son obéissance (*faciam ut jusseris* je ferai ce que tu voudras ; *quam joco rem voluisti a me tandem quin perfeceris* ? qu'y a-t-il donc que tu aies voulu de moi, même par caprice, sans le voir réalisé ? *Numquid vis aliud* ? As-tu quelque autre désir ?) et de sa loyauté (*Ego non ex animo misera dico* ? Moi, malheureuse, je ne parle pas à cœur ouvert ?). Elle lui dit même qu'elle l'aime (*Merito te amo, bene facis*. J'ai raison de t'aimer. Tu es bien bon.) – aveu qui témoigne de son sincère attachement au jeune homme, et qui le calme parce que cette déclaration est sereine. Dans le monologue final, Thaïs réaffirme, pour elle-même, cet attachement : *neque meo cordi esse quemquam cariorem hoc Phaedria* et que personne n'est plus cher à mon cœur que ce Phédria. Elle examine aussi, dans une question rhétorique, les préjugés dont les courtisanes comme elle sont habituellement l'objet, notamment l'accusation de fausseté : *forsitan hic mihi parvom habeat fidem atque ex aliarum ingeniis nunc me judicet* Peut-être me fait-il peu crédit et me juge-t-il aujourd'hui d'après le caractère des autres femmes. Le champ lexical de la loyauté est présent, avec les termes « *fidem, finxisse, falsi* » qui soulignent (avec l'allitération en F) sa haine du mensonge. Au terme de son monologue délibératif, elle a pris une décision qui témoigne qu'elle est gentille et désintéressée : elle ne va pas s'appesantir sur elle-même, mais s'occuper activement d'aider la jeune esclave.

On note que la courtisane parle parfois avec grossièreté : un juron viril (*edepol* par Pollux) ! D'autre part, la langue utilisée par Térence recèle des archaïsmes : *tuos*, mis pour *tuus*, *sies* mis pour *sis*, *biduom* mis pour *biduum*, *parvom* mis pour *parvum* etc. Il y a aussi une syntaxe relâchée, imitant le langage oral. Tout cela produit un comique à la fois de caractère (la courtisane bienfaitrice, l'amoureux dépité) et de mots (l'aparté de Parménon). Mais la fine étude psychologique fait plus réfléchir et sourire que rire, même si la fin de la scène annonce des péripéties à venir !



Après cette scène, l'intrigue se complique. Phaedria achète et offre un eunuque à Thaïs. C'est cet eunuque (d'où le titre de la pièce) qui va permettre à un autre jeune homme, Chaerea, d'approcher de la jeune esclave de Rhodes, dont il est tombé amoureux. À la fin, Chaerea et la jeune fille se fiancent, et Thaïs se partage toujours entre Thrason et Phaedria ! Le dramaturge Térence, célèbre pour avoir dit « *Homo sum et nil humanum a me alienum esse puto* Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », offre dans cette pièce une peinture empreinte de raffinement et d'humanité, et un modèle aux dramaturges modernes, tels Molière, qui ont écrit des scènes de « dépit amoureux ».